Document généré le 5 juil. 2025 22:19

Anthropologie et Sociétés

Histoire et anthropologie sensorielle

Alain Corbin

Volume 14, numéro 2, 1990

Les « cinq » sens

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015125ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015125ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Corbin, A. (1990). Histoire et anthropologie sensorielle. *Anthropologie et Sociétés*, *14*(2), 13–24. https://doi.org/10.7202/015125ar

Résumé de l'article

Histoire et anthropologie sensorielle

Est-il possible de discerner rétrospectivement le mode de présence au monde des hommes du passé par l'analyse de la hiérarchie des sens et de la balance établie entre eux à un moment de l'histoire et au sein d'une société donnée ? Telle est la question que se pose l'auteur. Celui-ci analyse tout d'abord les difficultés auxquelles se heurte l'historien désireux de répondre à cette interrogation. Gêné par la fugacité de la trace, celui-ci doit en outre tenir compte de l'historicité des modalités de l'attention, de celle des systèmes de perceptions et d'appréciation, ainsi que de la configuration mouvante du tolérable et de l'intolérable. Il lui faut enfin se méfier du tableau de l'Autre décrété par les observateurs. L'organisation du régime sensoriel constitue en effet l'un des éléments majeurs du dessin de l'imaginaire social.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

HISTOIRE ET ANTHROPOLOGIE SENSORIELLE

Alain Corbin

Voilà déjà plus d'un demi-siècle que Lucien Febvre (1938 et 1941) invitait à une histoire des sensibilités. Celle-ci s'intégrait, dans son esprit, à l'étude de la psychologie collective que l'on a baptisée, un peu vite, histoire des mentalités[1]. Ce vaste projet, exposé dans plusieurs écrits de l'auteur des *Combats pour l'histoire*, impliquait notamment l'analyse des modalités de la perception, le repérage de la hiérarchie sensorielle et la reconstitution de « systèmes d'émotions ». L'étude de l'usage des sens se trouvait ici englobée dans ce qui constitue aux yeux de Lucien Febvre l'« outillage mental » : concept rigide qui traduit cette réification excessive qu'à juste titre l'on reproche aujourd'hui au fondateur des *Annales*. Tandis que Norbert Elias (1975) affinait son analyse du « processus de civilisation », s'efforçait de suivre les progrès de l'autocontention, de l'intériorisation des normes au sein de la société occidentale, Lucien Febvre proposait d'étudier le lent refoulement de l'activité émotionnelle et l'accentuation de la rationalité des comportements.

Un tel projet, soumis aux influences et aux modes intellectuelles du temps, suggéré par la lecture de J. Huizinga (1961) et de Georges Lefebvre (1988), éperonné par la vogue tardive de la psychologie des foules (Nye 1975 ; Barrows 1981 ; Moscovici 1981), stimulé par les travaux d'Henri Wallon, de Lucien Levy-Bruhl (1922) et de Charles Blondel (1928), paraît aujourd'hui obsolète[2]. Il était toutefois utile d'en rappeler l'existence. Ce programme a engendré des travaux qui pourraient être relus avec profit dans la perspective d'une anthropologie historique des sens (par exemple Mandrou 1961).

L'attention portée par les collaborateurs de ce numéro au régime des valeurs sensorielles, à la hiérarchie des représentations et des usages des sens au sein d'une culture n'est pas sans évoquer les intuitions de Lucien Febvre, quelle qu'ait été leur imprécision. De toute manière, il s'agit pour l'historien d'un projet — ou plutôt d'un pari — risqué mais fascinant. Est-il possible de discerner rétrospectivement le mode de présence au monde des hommes du passé par l'analyse de la hiérarchie des sens et de la balance établie entre eux à un moment de l'histoire et au sein d'une société donnée ? Est-il pensable de détecter les fonctions de ces hiérarchies et donc de repérer les visées qui président à cette organisation des rapports entre les sens ? Est-il envisageable de soumettre cette recherche à la

1. Sur la critique de cette notion, voir les actes de la journée « Histoire des sciences et mentalités » qui s'est tenue à l'Université de Paris I, le 19 mars 1983, parus dans la *Revue de Synthèse*, n° 111-112, 1983.
2. Sur la critique de cette notion, voir notamment Chartier (1983).

diachronie, de constater des permanences, de discerner de franches ruptures ou de subtiles dérives ? Est-il pertinent de relier les modifications, plus aisément discernables, des systèmes d'émotions à celles qui s'opèrent dans la hiérarchie et la balance des sens ? Répondre à de telles questions, c'est décider de l'existence et de la validité d'une histoire de la sensibilité, puisque celle-ci implique de détecter la configuration de ce qui est éprouvé et de ce qui ne peut l'être au sein d'une culture, en un temps donné.

À titre d'exemple, David Howes (1989; voir aussi Howes et Lalonde s.d.) propose, du siècle qui s'étend de 1750 à 1850, une lecture très stimulante, bien qu'elle exige d'être étayée par de longues et patientes recherches. Selon lui, les sens de proximité, le toucher, le goût, l'odorat, qui régissent en profondeur les dispositifs affectifs, ont vu croître leur poids relatif, de la fin du XVIII[e] siècle au milieu du XIX[e] siècle, alors que s'était estompé le dessin de l'ordre social. L'odorat notamment, sens des transitions (Howes 1987), des seuils et des marges, qui révèle les processus de transformation des êtres et des choses, a fasciné en ce temps de confusion tandis que le sens de la vue ne trouvait plus à lire les hiérarchies avec autant d'assurance. Tout cela se révèle convaincant et, somme toute, fort logique. Il y a beau temps que les spécialistes d'histoire littéraire ont souligné l'invasion de l'ombre, la hantise de l'opacité et le difficile combat alors mené par les observateurs sociaux et les édiles afin d'imposer la lumière purifiante du savoir et du pouvoir dans cet « infini d'en-bas » dont parle Victor Hugo. Cela dit, la quête des historiens, en ce domaine, se heurte à nombre de difficultés; elle impose, en outre, de rigoureuses précautions; c'est ce qui constitue mon propos.

La première démarche, toute de naïveté, suggérée au chercheur par la tradition de l'histoire dite positiviste, serait de vouloir discerner l'évolution de l'environnement sensoriel; ou, si l'on préfère, de dresser l'inventaire des sensations qui s'offrent à un moment donné de l'histoire, en chacun des lieux sociaux. Guy Thuillier (1977 : 230-244) s'est ainsi efforcé d'établir le catalogue et de mesurer l'intensité relative des bruits susceptibles de parvenir à l'oreille de l'habitant d'un village nivernais au milieu du XIX[e] siècle; et l'on croit entendre, à la lecture de son travail, le tintement du marteau sur l'enclume, le bruit sourd du maillet de bois manié par le charron, la présence insistante des cloches, le hennissement des chevaux en un milieu sonore qui ignore le bruit du moteur et de l'amplificateur. Cette démarche (que l'on retrouve dans Léonard 1986) n'est pas négligeable. Elle aide à l'immersion dans le village d'autrefois; elle favorise l'adoption d'une optique compréhensive; elle contribue à déjouer les risques d'anachronisme. Mais, à l'évidence, cette quête repose sur un postulat contestable. Elle implique la non-historicité des modalités de l'attention, des seuils de la perception, de la signification des bruits, de la configuration du tolérable et de l'intolérable. En dernier ressort, elle aboutit à nier l'historicité de cette balance des sens qui constitue ici notre propos. Tout se passe, aux yeux de l'auteur, comme si l'habitus du villageois nivernais du XIX[e] siècle ne conditionnait pas son écoute et donc son audition[3].

3. Notons que, depuis 1977, Guy Thuillier a fort bien affiné son analyse; son bel article consacré au regard dans *L'imaginaire quotidien au XIX[e] siècle* (1985) tient compte de certaines de ces précautions.

Le projet de Guy Thuillier mérite néanmoins d'être affiné. Il arrive qu'en un tel milieu, le bruit constitue un enjeu de toute première importance. En voici pour preuve un épisode de la vie de Lonlay-l'Abbaye, petite commune des collines de Normandie. Les paysans y avaient pour habitude de régler leurs travaux sur les cloches de l'église, une abbatiale des XI[e]-XIV[e] siècles. En 1944, la destruction du clocher par les troupes allemandes impose de remplacer la sonnerie traditionnelle par le bruit de la puissante sirène des pompiers, installée au centre du village, sur le toit de la mairie. Les agriculteurs s'habituent vite à ce son nouveau qui symbolise la modernité. En 1958, l'église a retrouvé son clocher. Le conseil municipal, à la demande des habitants du bourg, gênés par le mugissement quotidien de la sirène, décide de revenir à l'antique sonnerie. Durant plus d'un an, une guerre des bruits déchire la commune[4]. Les paysans s'accrochent au son nouveau de la sirène, plus clair et surtout plus puissant ; leurs adversaires disent leur préférence pour la qualité esthétique, le pouvoir émotionnel du bronze vibrant, ils clament leur refus du bruit assourdissant de la modernité. Les paysans, en troupe, envahissent le bourg, jettent des pierres sur la mairie, conspuent — « charivarisent » presque — les leaders « antisirénistes ». L'émotion populaire réactive les vieux clivages : les « gaullistes » s'en prennent aux « pétainistes » de naguère ; des affaires d'adultère, des vengeances privées remontent à la surface. Les médias s'intéressent au conflit qui paraît à la une de *France-Soir* et qui alimente le bulletin d'information de la station de radio Europe n° 1. Le curé voit fléchir son autorité, jusqu'alors incontestée, et l'archiprêtre du doyenné se doit de venir prêcher l'apaisement de cette guerre des sons. Le maire, tourmenté, succombera bientôt à un infarctus. Seul le recours à une personnalité politique neutre — un ancien député originaire de la commune, auquel le conseil municipal vient offrir la mairie — réussit à rétablir le calme, sinon l'harmonie. Désormais, chaque midi, la sirène retentit, tandis que carillonnent les cloches.

Un tel épisode, dont l'analyse véritable impliquerait celle des structures anthropologiques, relève pour une bonne part du symbolique ; il fait en outre jouer la traditionnelle hostilité qui oppose le bourg à la campagne. Mais il révèle un autre clivage, une dichotomie sociale de l'usage des sens, de la perception des seuils du tolérable et de la signification des sons ; il indique une analyse différente de la présence des bruits.

Mais revenons aux difficultés auxquelles se heurte l'historien désireux d'étudier l'organisation et la balance des sens. L'obstacle le plus évident réside dans la fugacité de la trace. À vrai dire, la connaissance des techniques, celle de l'outillage, de la structure du paysage, des habitudes alimentaires ou des pratiques d'hygiène autorisent à reconstituer l'environnement sensoriel, au moins approximativement. La fugacité de la trace concerne davantage l'usage des sens, leur hiérarchie vécue, leur signification perçue. Les historiens savent en outre fort peu de choses de l'évolution des systèmes d'appréciation[5] ; ils connaissent mal les configurations respectives de l'agréable et du désagréable, du fascinant et du

4. Nous évoquons ici ce conflit pour l'avoir vécu. Guy Thuillier (1977 : 242) souligne que la « chronique des villages est très riche en histoire de cloches », au XIX[e] siècle.

5. Paradoxalement, les spécialistes d'histoire ancienne, habitués de longue date à la lecture des anthropologues, ont acquis, en ce domaine, une meilleure connaissance que les historiens qui étudient le XIX[e] siècle. Nous songeons, à titre d'exemple, au beau livre de Detienne (1972).

repoussant, du recherché et du refusé, du toléré et de l'intolérance au sein de la culture qu'ils étudient. Ils ignorent, le plus souvent, le rôle relatif de chacun des sens dans les pratiques de l'échange, dans les modes de la communication. Cependant, de telles données sont indispensables à la saisie des découpes sociales ; sans elles, il n'est pas de véritable histoire des représentations de soi et de celles de l'autre au sein de chacun des groupes étudiés.

Cependant, les sources abondent qui renseignent sur tous ces objets historiques. Citons, en premier lieu, les écrits qui informent sur le système de normes ; qui autorisent le repérage des techniques de restriction sensorielle en œuvre au sein de la société considérée. Pour s'en tenir à la France des deux premiers tiers du XIX[e] siècle, nombre de livres d'éducation et de manuels d'hygiène renseignent ainsi sur le normatif. Les auteurs de ces ouvrages se doivent de consacrer un chapitre aux *percepta* (voir par exemple Levy 1844). Il leur faut édicter des préceptes d'hygiène ou d'apprentissage à l'égard des organes des sens. Ce faisant, ils décrètent et contribuent à imposer une hiérarchie sensorielle.

L'écriture de soi constitue une source foisonnante pour qui se livre à cette quête anthropologique dont nous débattons. Malheureusement, il s'agit alors d'une pratique socialement cantonnée. Alain Girard (1963), Béatrice Didier (1976), Michelle Perrot et Georges Ribeill (1985), entre autres[6], ont montré qu'à cette époque, la tenue d'un journal intime concerne la province plus que Paris, qu'elle prédomine au sein de la petite bourgeoisie, qu'elle tente, le plus souvent, des individus en situation d'échec, étouffés au sein de leur famille, incapables de se dire autrement que par l'écriture intime. Ce qui explique la sur-représentation des femmes et des homosexuels au sein de l'effectif des diaristes. Or, l'acuité de l'écoute de soi, le partage entre l'éprouvé et l'inaperçu varient considérablement selon le groupe d'appartenance. En outre, cette minutieuse comptabilité du moi, cette écriture attentive au dépérissement, qu'aucune visée éditoriale ne vient encore infléchir, ne dure, en fait, que peu de temps. C'est au cours du XVIII[e] siècle que le journal intime, notamment le « journal thérapeutique » rédigé par les invalides britanniques (Corbin 1988), vient progressivement relayer les livres de raison et les journaux spirituels. Pendant quelques décennies, l'examen de soi, peu à peu laïcisé, propose à l'historien des analyses d'une fascinante précision.

Il n'est pas de meilleure source pour suivre ces processus de délicatesse croissante, de repli sur soi, de vulnérabilité nouvelle aux blessures essuyées dans la mêlée sociale dont nous ont parlé Emile Durkheim (1930 : 264-311) et Norbert Elias. Il n'est pas de meilleure source pour qui s'efforce de percevoir l'historicité des dispositifs affectifs, de repérer la configuration et le fonctionnement des systèmes d'émotions, ou bien encore de discerner les modalités d'apprentissage et d'usage des sens. Les diaristes ne cessent en outre d'évoquer leurs impressions cénesthésiques ou, si l'on préfère, ces perceptions du sens intérieur dont parlait naguère Montaigne, cette rumeur des viscères à laquelle les élites du XIX[e] siècle se révèlent si attentives, avant l'émergence de la psychanalyse (voir Starobinski 1981 ; Azouvi 1984).

6. Nous avons traité de cette question dans la grande étude de la vie privée dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby (voir Corbin 1987).

L'écriture de soi, et ce n'est qu'un exemple, renseigne avec précision sur la mesure du plaisir sexuel, sur les usages de la caresse. Victor Hugo, Michelet, Flaubert, les Goncourt — pour ne citer que des individus célèbres — tiennent comptabilité de leurs orgasmes : tout comme, fait plus rare, cette Loomis Todd dont Peter Gay (1984) nous a montré avec quelle minutie elle enregistrait ses pratiques intimes. Bien entendu, de tels documents conduisent à surestimer les représentations et les usages des sens, ainsi que les modes de sensibilité propres à ceux qui osent et savent écouter et dire leurs perceptions, leurs impressions, leurs émotions. En outre, les sources évoquées ne fournissent que des données éparses et fragmentaires, à l'évidence difficilement quantifiables. Les auteurs, est-il besoin de le dire, n'avaient pas pour visée de faire savoir l'organisation de la balance des sens. Mais l'historien sait bien aujourd'hui qu'il se heurte à un éternel dilemme : « assumer un statut scientifique faible pour arriver à des résultats marquants, ou assumer un statut scientifique fort pour arriver à des résultats négligeables » (Ginzburg 1989 : 179).

Il est, du même coup, difficile de saisir la cohérence des données recueillies : à moins que des situations paroxystiques ne mettent à nu les contrastes. À l'occasion de confrontations abruptes de systèmes de perceptions et d'émotions, les configurations antagonistes se dessinent parfois avec une utile précision. Les scènes de massacre de la fin du XVIII[e] siècle, celles, beaucoup plus rares, des premières décennies du XIX[e] siècle fournissent, à ce propos, de précieux témoignages sur l'habitus des protagonistes. Entre la liesse de la foule massacreuse et l'horreur éprouvée par l'âme sensible, la clarté du partage favorise la lisibilité des comportements sensoriels. Le spectateur délicat pose un regard distancié sur la scène ; il adopte une attitude « spectatoriale » ; l'analyse visuelle impose en lui cette révolte de l'être qui constitue l'horreur. Le massacreur, installé au centre de la confusion, qui participe à la tuerie, à ses gestes, à ses cris, qui en reçoit les bruits et les odeurs dans la libération des pulsions dionysiaques de la foule, n'analyse pas visuellement le tableau ; à la différence du précédent, il ressent l'événement par les sens dits de proximité — le toucher, l'odorat —, mais il ne saura pas décrire le saccage des corps et les scènes d'horreur qu'il n'éprouve pas comme telles[7]. Le pathétique, si fréquent en cette fin du XVIII[e] siècle, comme le pittoresque, implique une mécanique du regard et l'usage d'une hiérarchie sensorielle socialement cantonnée.

Mais voilà que, subrepticement, nous glissons dans le piège qui consiste, pour l'historien, à confondre la réalité de l'usage des sens et le tableau de cet usage décrété par les observateurs. Considérons, une fois encore à titre d'exemple, ce que les spécialistes d'hygiène navale écrivent alors de la sensibilité du matelot[8]. Chez cet être inférieur, le goût et l'odorat se trouvent pervertis par

7. Sur tout ce qui précède, voir Corbin (1990).

8. Voir Corbin (1982 : 172-174). Nombre d'auteurs du XIX[e] siècle mettent en rapport la profession et les modalités de l'usage des sens. Sans vouloir nier l'influence du métier, il convient de rappeler que le goût des observateurs sociaux du XIX[e] siècle pour la taxinomie professionnelle risque de conduire à exagérer l'influence de ce type de critère. Reste que le flair exigé du policier, compte tenu de la pauvreté des méthodes d'identification, et que le regard du praticien, en cet âge d'or de la médecine clinique, constituent de bons exemples de l'influence de la profession sur l'usage des sens ; sans oublier tout ce qui ressortit aux savoir-faire artisanaux.

l'usage du tabac; la délicatesse du toucher est détruite par le maniement des cordages, celle de l'ouïe par la proximité de l'artillerie, celle de la vue par la salinité de l'environnement. En un mot, le marin a perdu l'essentiel de son acuité sensorielle; il est donc devenu un être insensible.

De tels tableaux — et il en est pour toutes les catégories sociales — s'imposent par leur cohérence; mais, à l'évidence, ils sont soumis à la situation d'écriture de celui qui les dessine, pour ne pas dire qui les décrète. Dans le cas cité, l'auteur, médecin de la marine le plus souvent, se doit de marquer la distance qui le sépare de son objet et, plus encore, d'englober son lecteur, auquel il se trouve lié par une subtile connivence, dans cette visée de distinction. Le tableau dépréciateur contribue en outre à justifier la condition imposée au pauvre matelot. Louis Chevalier (1958), par ailleurs analyste remarquable de l'imaginaire social de la bourgeoisie, a quelque peu oublié cette visée de légitimation.

Par-delà cette volonté de distinction, l'auteur coule tout naturellement son tableau dans le savoir scientifique, alors dominant. En un temps où le néohippocratisme se révèle très prégnant, il est habituel de déduire l'aspect et la sensibilité de l'individu des qualités de la terre, de l'air et des eaux qui l'environnent *(circumfusa)*, des aliments qu'il ingère *(ingesta)*, des vêtements dont il se couvre *(applicata)*, des activités auxquelles il se livre *(gesta)*. Tout comme le grain de sa peau, l'usage qu'il fait de ses sens reflète cette cohérence[9]. À cette époque, il est ainsi banal de décréter l'insensibilité du toucher paysan[10]; la peau du travailleur de la terre est durcie par le labeur, quand elle n'est pas recouverte « comme d'une sorte d'écaille »[11]. La rugosité de cet être esclave de la glèbe s'accorde au dessin de l'ensemble du tableau social, sans qu'il soit pour autant question pour nous de nier systématiquement la réalité de chacun des traits qui composent celui-ci.

Cette description de l'autre, tracée avec autorité, est en outre soumise à l'éthique dominante; celle-ci impose de porter un jugement de valeur sur l'usage respectif de chacun des sens. Les historiens des Temps modernes ont fort bien analysé la façon dont les « pénitentiels » — et donc, probablement, les injonctions des confesseurs — détaillaient les manières de pécher induites par ces cinq portes du diable (Delumeau 1983 : 222-272; Arnold 1984)[12]. Et l'on sait que la désignation des dangers de la vue incitait soit à baisser les yeux, pour éviter la tentation, soit à les élever vers le séjour des cieux; ce qui conduisait l'âme pieuse à craindre l'horizontalité du regard porté sur le monde et sur ses périls; à moins que ce ne soit dans le but de procéder au charitable inventaire de ses émouvantes misères.

9. Sur la cohérence qui s'instaure entre la description de l'espace et le tableau social, voir Bourguet (1988).
10. Tout en soulignant l'intensité du recours à ce sens inférieur au sein du peuple.
11. Commentaire du marquis de Mallet tenu en 1866 sur les paysans du nord du département de la Dordogne cité dans Corbin (1990).
12. Guy Thuillier (1985 : 6-12) souligne la persistance de cette ancienne « police du regard » jusque vers le milieu du XIX[e] siècle, dans les couvents et dans les pensionnats de jeunes filles; avant que ne s'opère une « libération du regard », notamment du regard sur soi, et que la contemplation de la télévision n'impose de nouvelles formes de « captivité ».

De la même manière, la description de l'usage des sens — et sans doute l'usage des sens lui-même, mais dans quelle mesure ? — obéit aux images de la santé et de la maladie, et donc à des partages dessinés par les médecins. Ainsi, la prégnance de l'hystérie sur les représentations du sain et du malsain conduit, à la fin du XIX[e] siècle, à déconsidérer l'usage de l'odorat afin d'écarter tout soupçon d'hyperosmie, alors perçue comme symptôme d'hyperesthésie hystérique.

Toutes ces logiques se retrouvent, le plus souvent décalées, au cœur de la littérature de fiction. Dans la prestigieuse série des Rougon-Macquart, Zola reproduit les découpes sociales indiquées par les savants et par les observateurs sociaux, quelques décennies auparavant. Au sein du peuple zolien règne le toucher, qui atteste la proximité animale ; l'homme et la femme s'empoignent et s'unissent brutalement. Chez les bourgeois et les aristocrates, la séduction implique la distance, la caresse visuelle, le sillage olfactif ; en bref, la délicatesse supposée de l'usage des sens.

De ces trop rapides considérations découlent les précautions qui s'imposent à l'historien. Avant d'entreprendre son enquête, celui-ci se doit de connaître les représentations du système sensoriel et des modalités de son fonctionnement. En bref, il lui faut être capable de décrypter toutes les références et de détecter la logique des témoignages ordonnés par les convictions scientifiques dominantes à l'époque qu'il étudie. À l'évidence, un document soumis à la croyance en la théorie des esprits animaux ne peut être analysé selon la même grille qu'un texte qui se réfère à la topographie cérébrale dessinée par Broca. La manière dont l'auteur se représente la localisation et la configuration du siège central de la sensibilité, la circulation des messages par les circuits des nerfs, est essentielle à la compréhension de ses écrits. Elle ordonne implicitement sa perception de la hiérarchie des sens. Au cours des siècles, l'exaltation ou la disqualification théorique de l'odorat se révèlent ainsi conditionnées par les images du système nerveux. L'importance accordée au diaphragme par certains physiologistes du XVIII[e] siècle a pesé sur les représentations du rôle relatif des messages sensoriels dans le déclenchement des émotions. Tout cela constitue un tissu d'évidences ; encore convenait-il de les rappeler. Ce type de précautions impose d'autant plus de rigueur et de subtilité que, le plus souvent, les traces de plusieurs systèmes scientifiques se mêlent confusément sous l'œil de l'analyste d'un même document.

L'enquête rétrospective oblige à tenir compte de l'habitus qui gère la frontière entre le perçu et le non-perçu et, plus encore, des normes qui ordonnent le partage du dit et du non-dit. Il convient en effet de se garder de confondre le non-dit et le non-éprouvé. Ainsi, l'historien ne saura jamais à coup sûr si l'émergence de la novation discernée à la lecture des documents indique une transformation des modalités de l'usage des sens et du système d'émotions ou, plus simplement, la cristallisation de nouvelles formes rhétoriques. Reste que celles-ci, par leur diffusion, contribuent à modeler les comportements.

À la différence de l'anthropologue qui, par l'enquête et par l'interrogatoire, peut déjouer ces périls, échapper aux pièges tendus par l'inertie du langage, l'historien, dans sa quête périlleuse du signe, ne dispose d'aucune véritable procédure de vérification. Comme le chasseur accroupi dans la boue, qui scrute la

trace du gibier invisible, il lui faut déduire le comportement de l'autre d'infimes et subtils indices (Ginzburg 1989 : 151).

L'histoire, à l'évidence, ne relève pas ici du savoir scientifique mais du savoir conjectural. Le chercheur peut, tout au plus, prétendre repérer objectivement le moment d'émergence d'un discours, ou d'un ensemble de traces. L'historien ne saura jamais exactement ce qui, dans la grande vogue du pittoresque à la fin du XVIII[e] siècle, relève de la prolifération d'un genre rhétorique ou d'une technique picturale et ce qui indique l'élaboration et la diffusion sociale d'une mécanique du regard. Rien ne prouve qu'un mode d'appréciation n'existe pas avant qu'il ne soit dit et, à plus forte raison, avant qu'il ne soit théorisé. Seul fait certain : la prolixité du discours et le système de normes que celui-ci propage contribuent à déterminer les usages ultérieurs.

Prisonnier du langage plus encore que l'anthropologue, l'historien doit s'efforcer tout au moins de repérer ce qui conditionne la frontière du dit et du non-dit. Il doit savoir que le trop usuel est très souvent tu, tout comme la perception de l'émotion nouvelle dont la prise de conscience n'est pas encore très claire et les moyens d'expression véritablement élaborés. Le bruit de la circulation automobile tend aujourd'hui à disparaître de l'évocation ou de la description des grandes métropoles, sans qu'on sache trop s'il a cessé d'être perçu, du fait de son omniprésence et de l'inattention qu'il suscite, ou bien si son extrême banalité conduit insidieusement à le taire.

En revanche, l'inertie des pratiques langagières incite à continuer de dire ce que l'on ne perçoit ou ce que l'on n'éprouve plus. L'usage de la métaphore tend ses pièges à l'analyste désinvolte ; et le beau livre d'Anne Vincent-Buffault (1986), consacré à l'histoire des larmes, souffre quelque peu de ce que son auteur prend parfois au pied de la lettre des formules métaphoriques, ou simplement convenues, qui ne prouvent en aucune manière la réalité des pratiques.

Le travail effectué sur les documents du passé implique aussi la connaissance préalable des injonctions de la pudeur, de la configuration de l'obscène, des contours de l'indicible qui ont eux-mêmes leur histoire. L'interdit qui pèse au XIX[e] siècle sur la description de l'étreinte et du plaisir des corps, du goût, des odeurs et des bruits de la volupté pourrait fallacieusement conduire à surestimer le primat du visuel, moins soumis à cette injonction de silence.

Défavorisé par rapport à l'anthropologue, l'historien, répétons-le, ne dispose guère d'autres sources que de celles qui relèvent du langage. Il conviendrait toutefois d'explorer ce qui indique les modalités d'usage des sens dans les rituels et les techniques sociales de la communication. De la poignée de mains aux procédures de transmission de l'information se dessine un champ d'investigation non encore défriché. Ainsi, il est vain de prétendre étudier la paysannerie du XIX[e] siècle médian sans analyser minutieusement les mécanismes de transmission de la rumeur[13]. Les après-midi de foire, un théâtre social se déploie, fait d'échanges de paroles, de regards, de gestes et d'odeurs, dans la promiscuité chaude et assourdissante des auberges installées à proximité de la réunion marchande.

13. Voir le numéro spécial du *Genre humain*, n° 5, 1982, consacré à *La rumeur*.

Il importe, pour conclure, de se garder du pessimisme, tout en sachant bien que ce qui relève de l'histoire des comportements sensoriels et des dispositifs affectifs constitue un simple horizon de recherche. De telles analyses, aussi approximatives soient-elles, révèlent des clivages de nature anthropologique. Les Occidentaux du XIX[e] siècle — et ce n'est qu'un exemple suggéré par notre champ temporel et géographique d'étude — accordent tant d'importance à l'analyse de l'environnement sensoriel et à la description des modalités de l'usage des sens lorsqu'ils se livrent à l'observation sociale, qu'ils imposent d'étudier ce difficile objet. On comprendrait mal ce temps si l'on s'arrêtait à l'étude des statuts, des positions, du volume des fortunes ou des signes de la condition. Les clivages les plus prégnants relèvent alors, sinon du biologique[14], du moins de l'habitus. L'organisation du régime sensoriel constitue l'un des éléments majeurs du dessin de l'imaginaire social. Ce qui ne veut pas dire que celui-ci soit tout de simplicité. Bien au contraire. Il résulte d'une permanente tension entre la conviction que les sens alors baptisés de « sociaux » — la vue et l'ouïe — sont les plus nobles, mais que le toucher est bien le sens fondamental qui procure l'expérience des objets, tandis que le goût et l'odorat, sens de la survie, renseignent sur la véritable nature des choses.

Les découpes sociales s'effectuent alors selon cette dichotomie. La hiérarchie décrétée des sens ordonne et reflète tout à la fois celle qui fonctionne au sein de la société. La manière dont les individus font usage du toucher, de l'odorat, du goût, de l'ouïe et de la vue permet de distinguer : 1) ceux qui affrontent en permanence l'inertie de la matière, qui ont l'expérience du labeur usant, qui sont aptes spontanément à ressentir avec leur chair le plaisir animal, né du contact, et 2) ceux qui, aidés par l'apprentissage et l'habitude du commerce social et par la dispense du travail manuel, savent jouir de la beauté de l'objet, faire preuve de délicatesse, soumettre l'instinct des sens affectifs, laisser le cerveau établir un écart temporel entre le désir et son assouvissement. La balance décrétée de l'usage des sens fonde la logique des découpes sociales, dessine en profondeur et légitime les hiérarchies décisives.

En ce siècle trop vite défini comme celui de l'argent, les clivages majeurs jouent sur la distinction qui oppose l'immédiateté et l'imposition de délais, la soumission au contact direct et la capacité de se tenir à distance. En dernier ressort, se révèlent décisifs le degré de délicatesse de la main, la plus ou moins grande aptitude au silence et au détachement, le niveau des seuils de tolérance, l'inégale vulnérabilité au dégoût et à l'enthousiasme suggérés par le raffinement. En tout cela, le régime des valeurs sensorielles se trouve étroitement impliqué.

14. Antoine de Baecque (1989) a ainsi montré l'ascension de la dépréciation biologique dans le discours hostile à la noblesse.

Références

ARNOLD O.
1984 *Le corps et l'âme. La vie des religieuses au XIX^e siècle.* Paris : Éditions du Seuil.

AZOUVI F.
1984 « Quelques jalons dans la préhistoire des sensations internes », *Revue de Synthèse*, CV, 113-114 : 113-133.

BAECQUE A. de
1989 « Le discours anti-noble (1787-1792). Aux origines d'un slogan : "Le peuple contre les gros" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, XXXVI, janv.-mars : 3-28.

BARROWS S.
1981 *Distorting Mirrors. Visions of the Crowd in Late Nineteenth Century France.* New Haven-Londres : Yale University Press.

BLONDEL C.
1928 *Introduction à la psychologie collective.* Paris : Armand Colin.

BOURGUET M.-N.
1988 *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne.* Paris : E.A.C.

CHARTIER R.
1983 « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités, trajectoires et questions », *Revue de Synthèse*, 111-112 : 277-307.

CHEVALIER L.
1958 *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle.* Paris : Plon.

CORBIN A.
1982 *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles.* Paris : Aubier Montaigne.
1987 « Coulisses » : 413-611, in P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4., M. Perrot (dir.), *De la Révolution à la Grande Guerre.* Paris : Éditions du Seuil.
1988 *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840.* Paris : Aubier.
1990 *Le village des cannibales.* Paris : Aubier.

DELUMEAU J.
1983 *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII^e-XVIII^e siècles.* Paris : Fayard.

DETIENNE M.
1972 *Les jardins d'Adonis. La mythologie des aromates en Grèce.* Paris : Gallimard.

DIDIER B.
1976 *Le journal intime.* Paris : Presses Universitaires de France.

DURKHEIM E.
1930 *Le suicide*. Paris : Presses Universitaires de France.

ELIAS N.
1975 *La dynamique de l'Occident*. Paris : Calmann-Lévy (éd. originale 1939).

FEBVRE L.
1938 « Psychologie et histoire » : 8.12-3-8.12-7. in *Encyclopédie française*. t. VIII. *La vie mentale*. Paris : Société de gestion de l'Encyclopédie française (article reproduit dans *Combats pour l'histoire*. Paris. Armand Colin. 1953. pp. 207-220).
1941 « Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? La sensibilité et l'histoire ». *Annales d'histoire sociale*. III (article reproduit dans *Combats pour l'histoire*. op.cit.. pp. 221-238).

GAY P.
1984 *The Bourgeois Experience. Victoria to Freud*. New York-Oxford : Oxford University Press.

GINZBURG C.
1989 *Mythes. emblèmes. traces*. Paris : Flammarion.

GIRARD A.
1963 *Le journal intime et la notion de personne*. Paris : Presses Universitaires de France.

HOWES D.
1987 « Olfaction and Transition : An Essay on the Ritual Use of Smell ». *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*. 24. 3 : 398-416.
1989 « Scent and sensibility ». *Culture. Medicine and Psychiatry*. 13 : 81-89.

HOWES D. et M. Lalonde
s.d. « The History of Sensibilities : Of the Standard of Taste in Mid-Eighteenth Century England and the Circulation of Smells in Post-Revolutionary France ». ms.

HUIZINGA J.
1961 *Le déclin du Moyen Âge*. Paris : Payot.

LEFEBVRE G.
1988 *La grande peur de 1789*. Paris : Armand Colin (1re édition 1932).

LÉONARD J.
1986 *Archives du corps. La santé au XIXe siècle*. Rennes : Ouest-France.

LEVY M.
1844 *Traité d'hygiène publique et privée*. Paris : Jean-Baptiste Baillière.

LEVY-BRUHL L.
1922 *La mentalité primitive*. Paris : Alcan.

MANDROU R.
1961 *Introduction à la France moderne. Essai de psychologie historique. 1500-1640*. Paris : Albin Michel.

MOSCOVICI S.
1981 *L'âge des foules. Un traité historique de psychologie des masses*. Paris : Flammarion.

NYE R.A.
1975 *The Origins of the Crowd Psychology : Gustave le Bon and the Crisis of Mass Democracy in the Third Republic*. Londres : Sage Publications.

PERROT M. et G. Ribeill
1985 *Le journal intime de Caroline B.* Paris : Montalba.

STAROBINSKI J.
1981 « Brève histoire de la conscience du corps », *Revue française de psychanalyse*, XLV, 2 : 261-279.

THUILLIER G.
1977 *Pour une histoire du quotidien au XIX^e siècle en Nivernais*. Paris-La Haye : École des Hautes Études en Sciences sociales-Mouton.
1985 *L'imaginaire quotidien au XIX^e siècle*. Paris : Economica.

VINCENT-BUFFAULT A.
1986 *Histoire des larmes*. Marseille : Éditions Rivages.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Histoire et anthropologie sensorielle

Est-il possible de discerner rétrospectivement le mode de présence au monde des hommes du passé par l'analyse de la hiérarchie des sens et de la balance établie entre eux à un moment de l'histoire et au sein d'une société donnée ? Telle est la question que se pose l'auteur. Celui-ci analyse tout d'abord les difficultés auxquelles se heurte l'historien désireux de répondre à cette interrogation. Gêné par la fugacité de la trace, celui-ci doit en outre tenir compte de l'historicité des modalités de l'attention, de celle des systèmes de perceptions et d'appréciation, ainsi que de la configuration mouvante du tolérable et de l'intolérable. Il lui faut enfin se méfier du tableau de l'Autre décrété par les observateurs. L'organisation du régime sensoriel constitue en effet l'un des éléments majeurs du dessin de l'imaginaire social.

Sensorial Anthropology and History

Is it possible to discern retrospectively the mode of being in the world of previous generations through an analysis of the hierarchy of the senses, and the balance established among them, at a given moment in history in the context of a particular society ? Such is the question posed by the author. The latter begins by pointing out some of the difficulties which confront the historian wishing to respond to this question. Hampered by the fugacity of the trace, the latter must above all take account of the *historicity* of the modalities of attention, as of the systems of perception and judgment, as well as the ever changing configuration of the tolerable and the intolerable. Finally, it is important to be wary of the picture of the Other decreed by the observers. The organization of the sensory régime constitutes, in effect, one of the major elements in the design of the social imaginary.

Alain Corbin
Centre de recherches sur l'histoire du XIX^e siècle
Universités de Paris I-IV
17, rue de la Sorbonne
75231 Paris
France